LA VIE AU GRAND AIR

ABONNEMENTS (Édition ordinaire) :
PARIS..... Un an 14 fr. Six mois 7 fr. 50
PROVINCE.. — 15 fr. — 8 fr.
ÉTRANGER. — 20 fr. — 10 fr.

19 Novembre 1899. — No 62

Rédaction et Administration, 106, boulevard Saint-Germain, PARIS

ABONNEMENTS (Édition de luxe) :
PARIS.... } Un an. 25 fr. Six mois. 13 fr.
PROVINCE } — 30 fr... — 16 fr.
ÉTRANGER

1. Voiturette a vapeur de M. Debacker, premier des voiturettes en 4 m. 40 s. 3/5. — 2. Renaux, premier des motocycles sans chaine, en 2 m. 41 s. 2/5. — 3. Osmont prenant un virage à 50 à l'heure. — 4. Béconnais, premier des quadricycles en 3 m. 17 s. 3/5 et premier des tricycles en 2 m. 34 s. 4/5. — 5. Jenatzy, premier des voitures électriques en 3 m. 10 s., avec une voiture pesant 2625 kilos. — Le record pour la côte appartient à Renaux en 2 m. 25 s. 4/5.

(Cliché J. Beau.)

LA COURSE DE COTE AUTOMOBILE DE CHANTELOUP

La côte de Chanteloup, sur laquelle s'est disputée, dimanche, la course de côte organisée par la *France automobile*, passe pour la plus dure des environs de Paris. L'épreuve se disputait contre la monter sur 1800 mètres, dont les 1000 premiers facilement montables et les derniers 800 avec une pente moyenne de 10 0/0, atteignant 12 0/0 dans les tournants brusques de la fin du parcours. Sur 80 concurrents, 67 ont fini le parcours, les premiers à une vitesse de 47 kilomètres à l'heure.

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

A nos Lecteurs

Notre amélioration.

La légère modification que nous avons apportée à la publication de la Vie au Grand Air *a été accueillie avec enthousiasme par l'unanimité de nos lecteurs. Notre vente a monté de plusieurs milliers d'exemplaires, ce qui est le meilleur criterium du succès.*

Nous continuerons donc, pendant l'hiver, *à tenir nos lecteurs au courant des actualités théâtrales, mais nous n'oublierons pas que nous sommes avant tout une* **revue sportive**. *Les sports reprendront, à la belle saison, la place exclusive à laquelle ils ont droit dans ces colonnes. Mais nous avons mieux aimé mettre trois pages de théâtre dans chaque numéro que de supprimer trois pages ou de faire ce qu'on appelle du « remplissage ». Du reste, nos lecteurs ont dû s'apercevoir que nous avons augmenté le nombre des gravures contenues dans chaque page et que notre texte étant imprimé en caractères plus petits, il en entre beaucoup plus qu'auparavant dans chaque colonne. Les théâtres viennent donc bien en* **supplément**, *ainsi que nous l'annoncions dernièrement.*

L'hiver dernier, nous ne paraissions que deux fois par mois. Les sports pouvaient donc suffire à nous donner la matière suffisante. Mais maintenant que nous paraissons tous les huit jours, que les vélodromes et les hippodromes vont fermer, que le mauvais temps empêche de prendre de jolies photographies, nous n'aurions pu continuer à ne parler exclusivement sport qu'en délayant nos articles et qu'en mettant plus de blanc autour des gravures.

L'Angleterre qui est le pays le plus sportif du monde entier (les anglophobes les plus farouches ne lui dénient pas cette qualité) possède plusieurs revues dans le genre de la nôtre et toutes font du théâtre pendant l'hiver, estimant avec raison qu'elles visent ainsi la même clientèle et qu'elles évitent la morte saison.

Notre édition de luxe.

A la demande de nombreux lecteurs, nous éditerons chaque semaine un certain nombre de numéros qui seront tirés sur papier de luxe, *brochés avec le* plus grand soin *et envoyés aux abonnés dans un* emballage spécial. *Ces numéros seront exclusivement vendus dans nos bureaux au prix spécial de* **50 centimes**. *Joindre 10 centimes pour le port et l'emballage.*

L'abonnement spécial à ce numéro sera de 25 francs par an (Paris et province) et de 30 francs par an (étranger). Nos abonnés actuels qui voudraient recevoir cette édition de luxe n'ont qu'à nous envoyer la différence entre le prix de l'abonnement ordinaire et celui de l'abonnement à l'édition de luxe.

(Voir le bulletin d'abonnement encarté dans ce numéro.)

Les Princes du Sport

Sous ce titre nous publierons à la fin de l'année (24 décembre), un numéro de **32 pages** *au minimum qui contiendra pour chaque sport une revue de l'année écrite par notre collaborateur spécial ainsi que le* **portrait** *grand format (21 × 28) de l'homme qui s'est le plus distingué dans chaque sport au cours de l'année 1898-1899. Ce sera une galerie unique comme il n'en a jamais été publiée. Ce numéro, qui remplacera notre numéro ordinaire, sera vendu 50 centimes et sera envoyé gratuitement à nos abonnés.*

LA DIRECTION.

La Gymnastique Suédoise

J'EN avais entendu dire beaucoup de bien, de la gymnastique suédoise, mais je l'ignorais complètement ; aussi fus-je étrangement surpris la première fois que je pénétrai dans le Gymnase Ling dirigé à Paris par le professeur Kumlien : votre imagination peut-elle se figurer un gymnase sans trapèze, sans barres fixes ou parallèles ; où, en fait d'accessoires, l'on voit des séries d'échelons en bois appendus aux murs, quelques fauteuils mécaniques de formes bizarres et une grosse poutre horizontalement suspendue à 2 mètres du sol ? Eh bien, voilà le modèle du genre.

Je compris *illico* qu'il n'y avait aucune analogie entre l'exercice pratiqué dans cette salle et celui que l'on a baptisé du nom de *gymnastique française*, bien qu'il ait été inspiré par le pur hasard des circonstances et des combinaisons acrobatiques. Et, du premier coup, la méthode suédoise me fut sympathique. Le gymnaste français a une tendance à ne cultiver que les exercices pour lesquels il est naturellement doué. Or, une gymnastique bien comprise doit avoir un but tout opposé : celui que vise la méthode suédoise qui, bien contrairement à la nôtre, cherche à remédier aux défauts constants que l'on rencontre chez la plupart des humains.

La première condition du bonheur, a dit Spencer, le plus pratique des philosophes, est d'être avant tout un bon animal. Or, l'éducation physique doit viser avant tout à faire de nous — ce que l'on avait négligé jusqu'à présent — de bons animaux. Mais tous les exercices musculaires n'y parviennent pas au même degré ; et il faut, à ce sujet, les classer en trois catégories :

Primo, la gymnastique qui doit être l'alphabet, les gammes de cette éducation, et qui doit nous donner la santé, la belle conformation, l'agilité, la souplesse et l'adresse, programme que la méthode suédoise, méthode scientifique, peut seule arriver à réaliser.

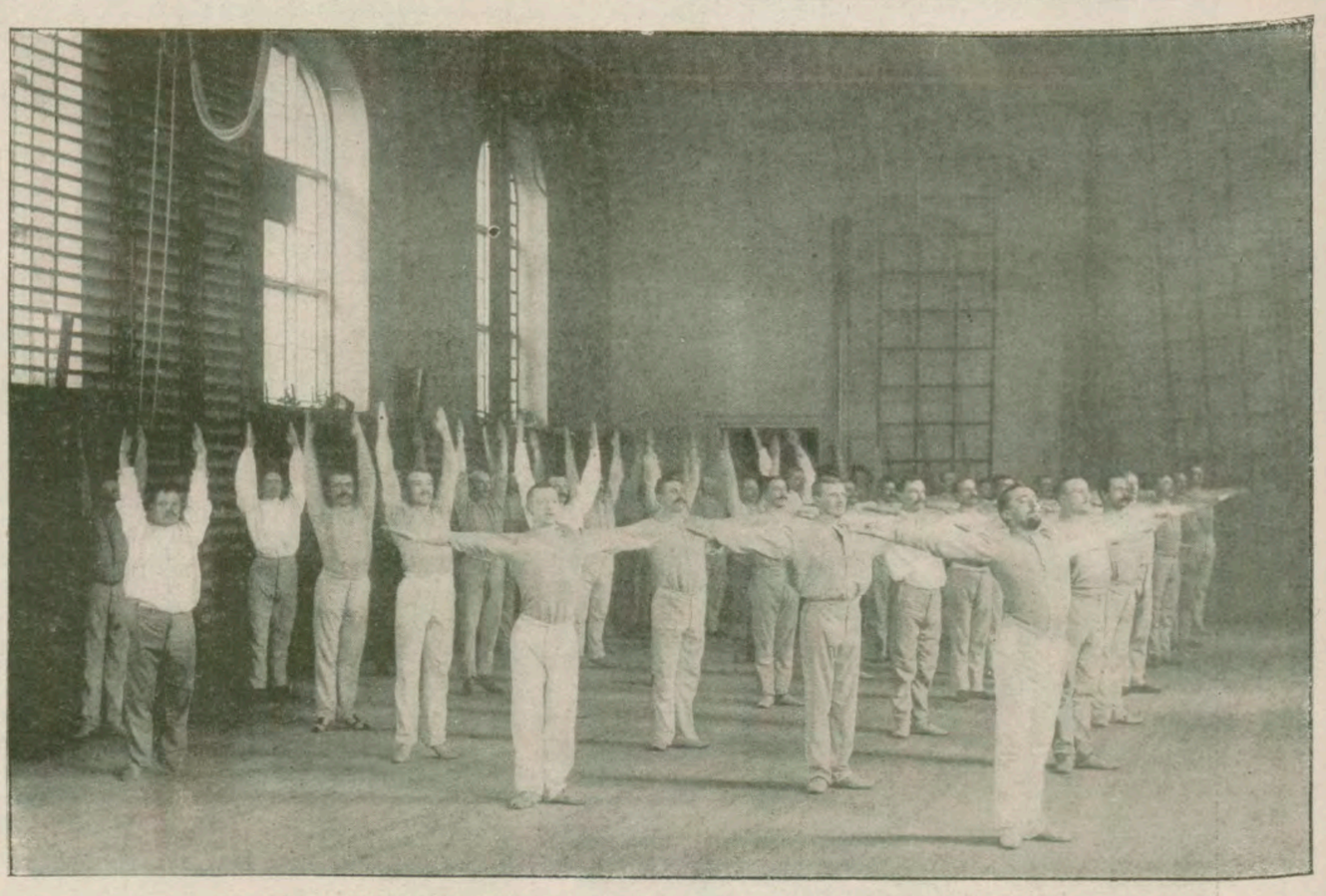
Secundo, l'athlétisme, qui comprend la course, les jeux et sports (football, aviron, boxe, tennis, escrime, etc), constitue l'école de virilité, de courage et d'audace. Mais il n'y faut voir que l'application des bienfaits résultant de la gymnastique bien ordonnée, de même que le « morceau » de musique est le couronnement de l'étude des gammes, des arpèges et autres exercices de la gymnastique musicale.

Enfin, *tertio*, l'acrobatie qui ne cherche que l'extraordinaire, et bien souvent, ne vise qu'à l'illusion de la force et de l'énergie.

En résumé : il faudra *obliger* les enfants à faire leurs *devoirs physiques*, constitués par l'apprentissage de la gymnastique suédoise. Plus tard, c'est-à-dire vers l'âge de quatorze ou quinze ans, ils pourront se livrer aux sports athlétiques, aux jeux libres.

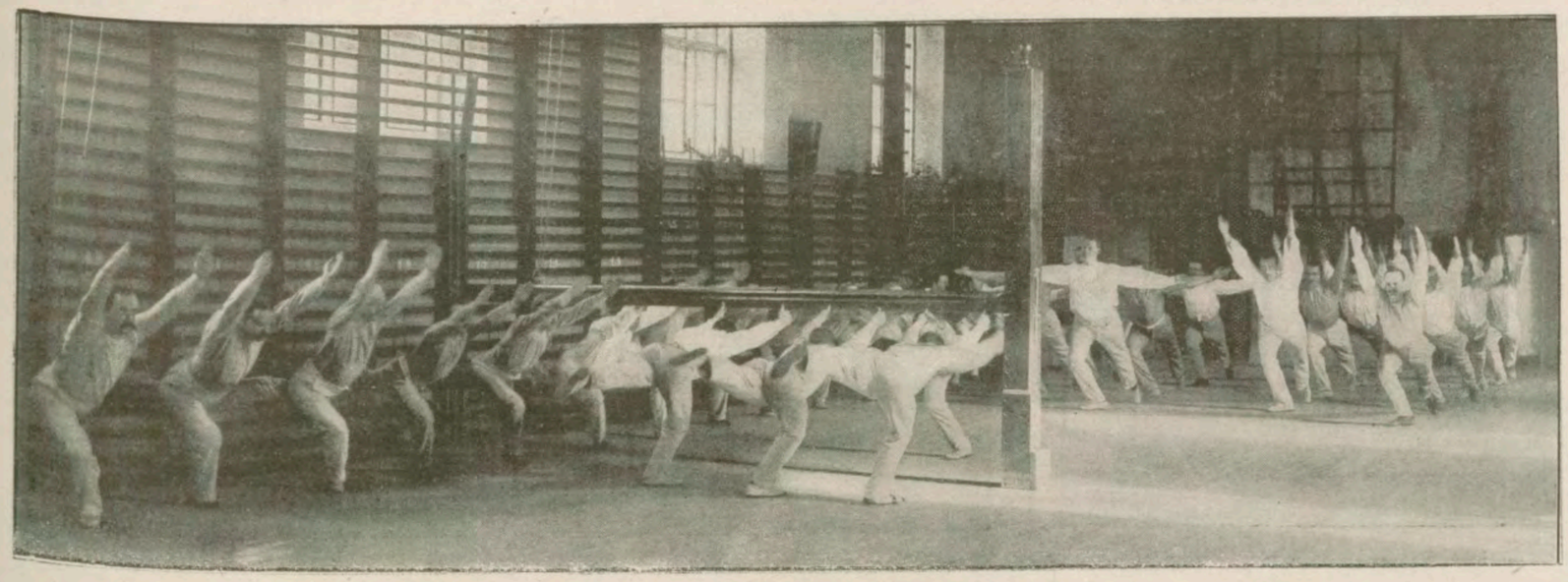
Les adultes, et surtout les femmes, se trouvent également très bien de la pratique de cette gymnastique que l'on peut pratiquer à un âge très avancé.

Le colonel Derué, ancien directeur de l'école de Joinville et qui est encore à la tête d'un tas de sociétés de gymnastique, a eu le courage de confesser l'erreur où nous avons



Une, deux ! Une, deux ! Rien de tel pour élargir la poitrine.

Comment le muscle vient aux filles, en Suède.



Cet exercice d'équilibre est excellent pour le développement des muscles des jambes et des cuisses.

tous été, et de prôner la supériorité de la gymnastique suédoise : « Je suis persuadé, écrivait tout dernièrement le colonel à M. Kumlien, que cette gymnastique ne peut donner que d'excellents résultats à tous ceux qui la pratiquent. J'ai pu, par moi-même, en suivant vos savantes leçons, me pénétrer de la valeur et de l'efficacité de votre enseignement. » M. Hugues le Roux, l'éminent écrivain de *Nos fils,* dont on sait la compétence en matière de sport et d'éducation physique, s'est également fait dans le *Figaro,* le protagoniste de la gymnastique suédoise ; et il prêche d'exemple en allant lui-même au gymnase Ling et en y envoyant ses enfants.

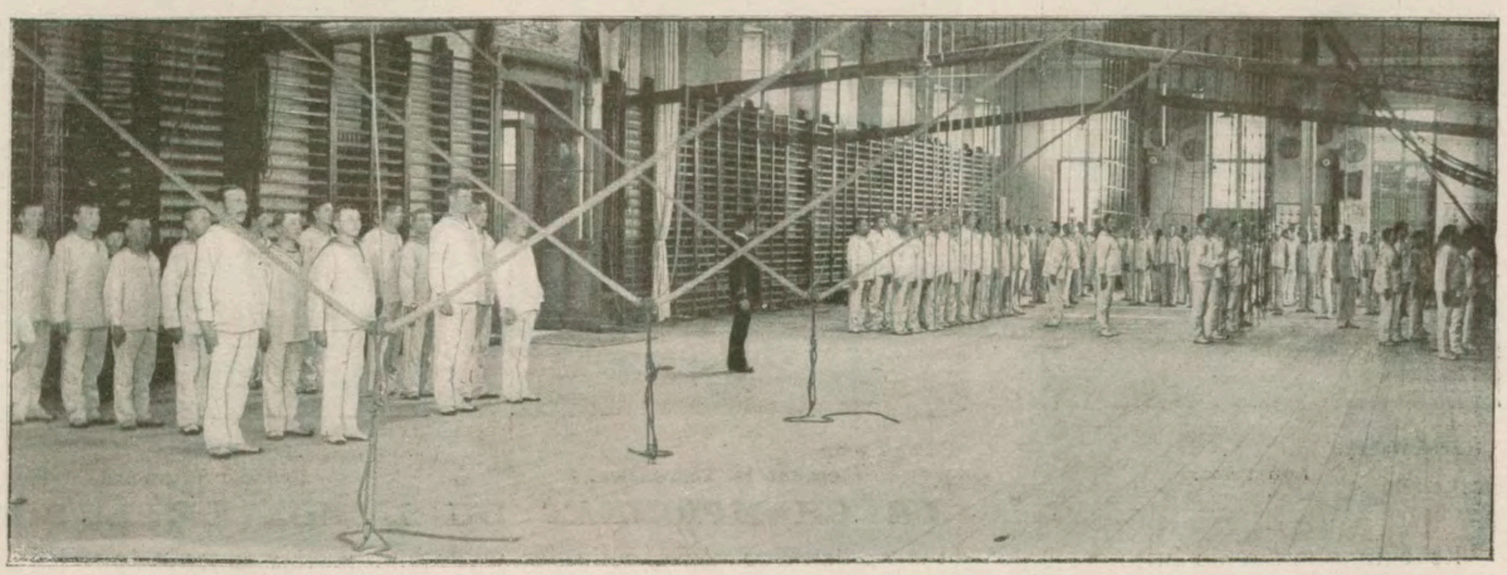
Le Dr Tissié, qui s'est confiné dans l'étude de la physiologie, et qui a été, en Suède, chargé d'une mission gouvernementale, est revenu enthousiasmé de la méthode de ce pays où la gymnastique est enseignée dans toutes les écoles, dans toutes les casernes, par de véritables docteurs. Mais il en est revenu découragé sur ce qui se passe ici. En tête de son article de l'Encyclopédie Larousse, on lit ceci : « Que dire de la gymnastique française telle qu'elle est appliquée encore de nos jours dans l'enseignement public et dans les sociétés de gymnastique, sinon qu'elle est acrobatique et qu'elle violente les lois de la physiologie par son action fâcheuse sur la circulation et la respiration?.. ». P. H. Ling (né en 1776, mort en 1839) est l'homme qui eut le génie de concevoir et de codifier la gymnastique suédoise. Officier, Ling fut blessé au bras dans un assaut de fleuret. L'excellent résultat qu'il tira du massage de sa blessure fut le point de départ de ses études spéciales.

L'institut de Stockholm fut fondé eu 1813. C'est là qu'on forme encore les professeurs et instructeurs de gymnastique qui vont ensuite répandre « le bon geste » dans les écoles, dans l'armée, dans la marine et dans toute la société suédoise.

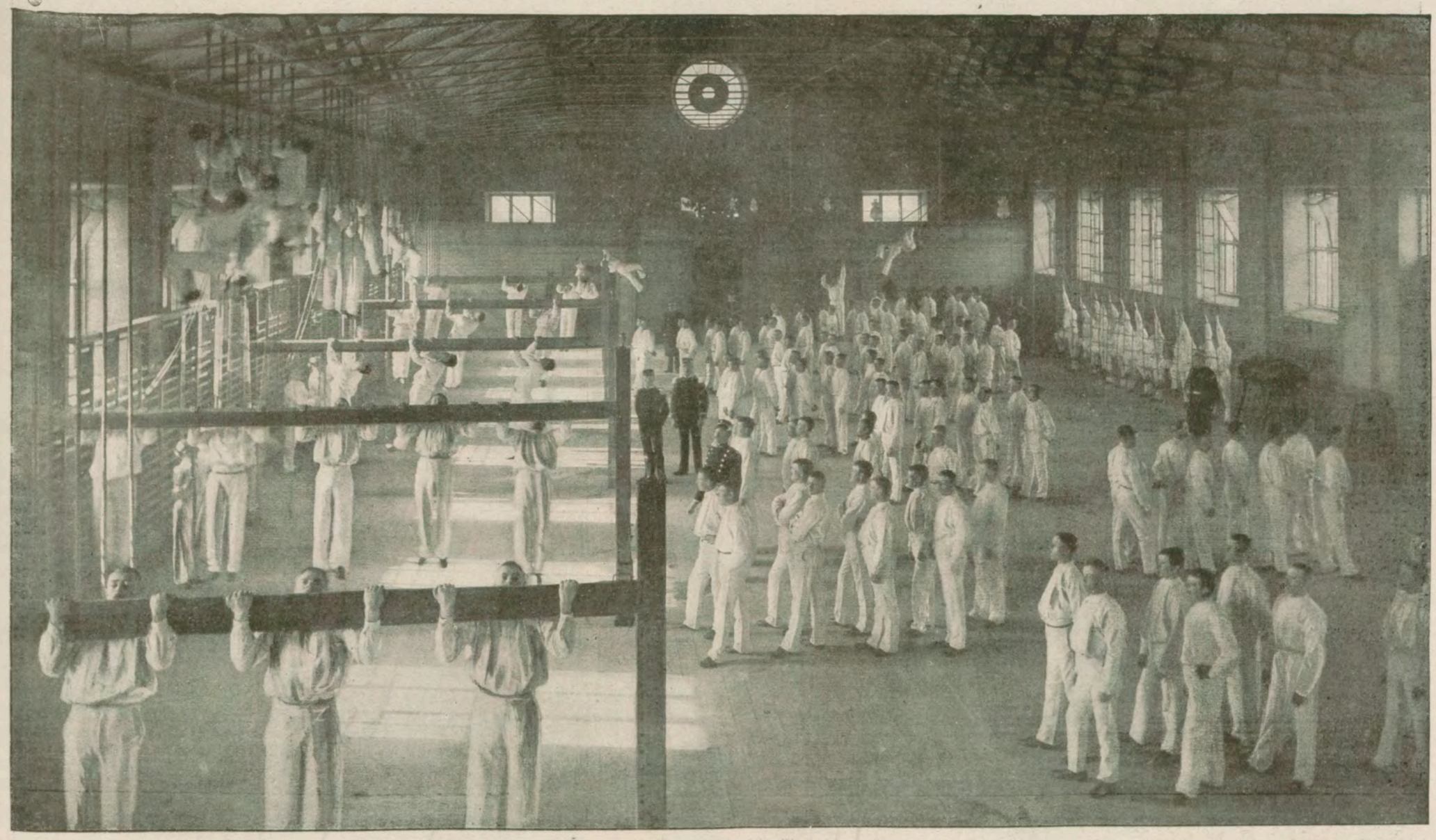
Les femmes ont également un brevet ; car la gymnastique suédoise est très sérieusement enseignée à toutes les jeunes filles, ainsi qu'en témoigne une des illustrations de cet article. Or, le résultat le plus curieux de ce dernier enseignement est la suppression du corset.

Les Suédoises se tiennent si naturellement bien, les muscles redresseurs de la poitrine sont chez elles si bien exercés, qu'elles n'ont plus besoin de l'instrument de torture ! Dans un prochain article, j'expliquerai l'utilité des principaux mouvements de gymnastique suédoise.

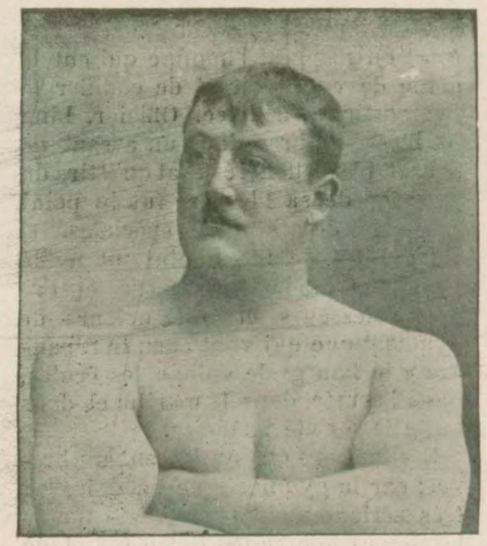
G. de Lafreté.



Souplesse, ensemble et discipline, tout est là.

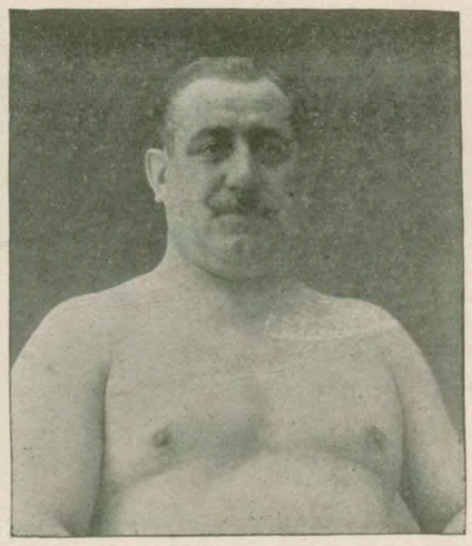


La gymnastique dans l'armée suédoise.



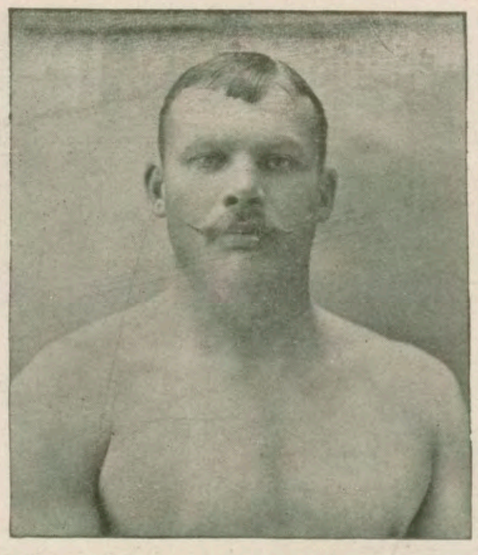
(Cliché Walery, 9 bis, rue de Londres.)

Lorange.



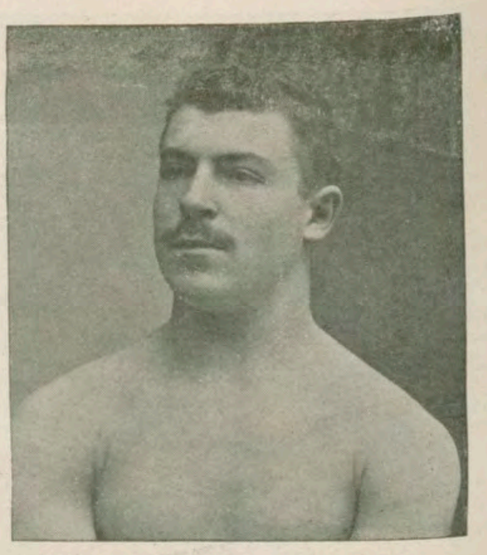
(Cliché Walery.)

Capitan.



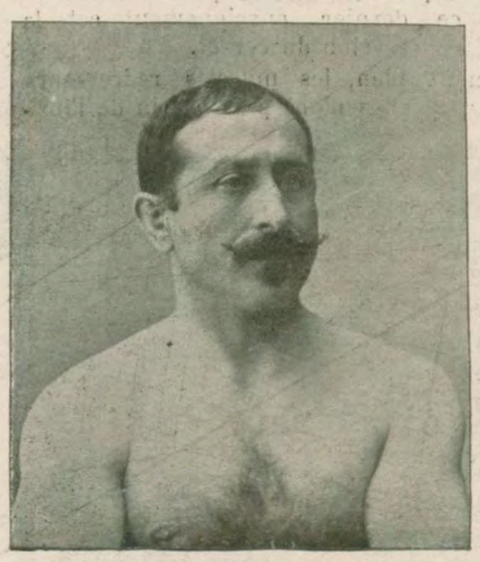
(Cliché Walery.)

Hantier.



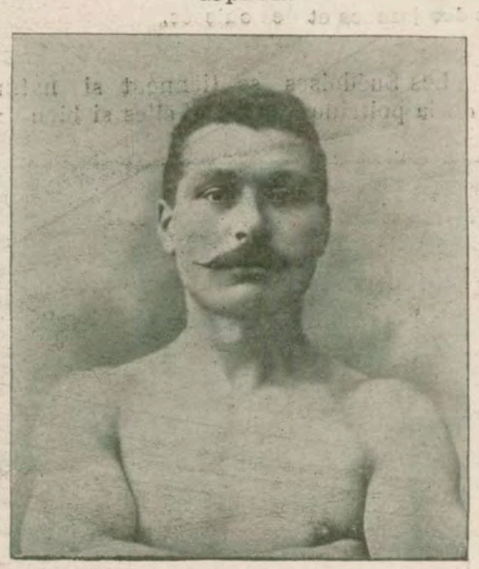
(Cliché Walery.)

Montpezat.



(Cliché Walery.)

Loustalot.

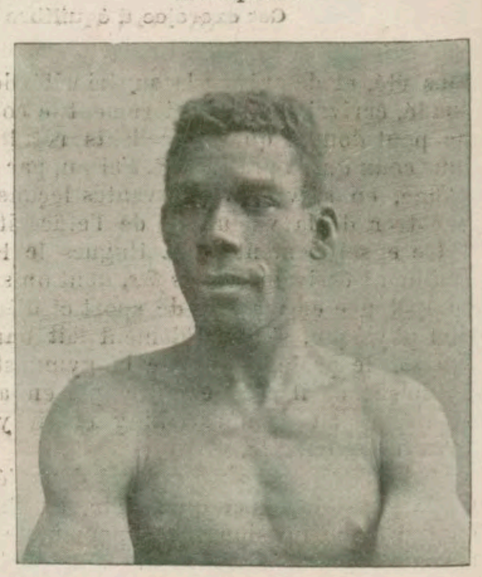


(Cliché Tivoli.)

Clément le Terrassier.

(Cliché Walery.)

Franck Raymond.



(Cliché Walery.)

Alis Amba.

LE CHAMPIONNAT DU MONDE DE LUTTE

Le championnat de lutte est entré dans sa dernière série, celle des poids lourds. Il y a foule tous les soirs pour assister aux combats de ces géants. Nous continuons la série des photographies des principaux concurrents.

(Cliché Nadar.)

M. Reiter — M. Dubois — M. Pretorius

Trois jeunes boers, MM. Reiter, Dubois et Pretorius, qui viennent de quitter Paris où ils faisaient leurs études, pour aller défendre leur patrie attaquée.

(Cliché Martinelli.)

Spadoni, acrobate et hercule portant à bout de bras un cycliste et sa machine, soit environ 85 kilos.

Un bouquet de ces fleurs dépasserait 100 000 francs. On pense qu'on n'en trouve pas de pareilles chez la bouquetière du coin.

Voici que la Société nationale d'Horticulture vient de donner son annuelle exposition d'automne. C'est un des événements mondains de la saison, attendus avec impatience par les habitués des salons de peinture, des expositions d'art, des expositions canines, des concours hippiques et des grandes solennités sportives.

Parmi les fleurs rares et d'un grand prix, l'orchidée avec son étrangeté de couleurs, ses formes fantastiques, sa structure singulière, tient la tête. Croissant fréquemment dans un morceau d'écorce, avec de longues racines blanches pendant dans les airs comme à la recherche d'un point d'appui, avec ses feuilles éparses et charnues, ses légers épis de fleurs aux couleurs les plus curieuses, aux formes les plus excentriques, l'orchidée toujours attire l'attention et pique la curiosité de ceux même qui ne s'occupent ordinairement pas d'horticulture.

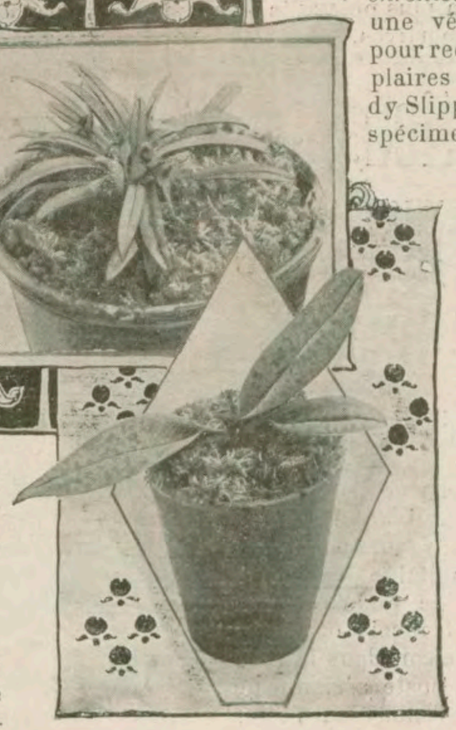
Il n'y a pas très longtemps que les orchidées sont connus et cultivés en Europe. Ainsi Linné ne signalait que huit espèces d'orchidées, A. Z. Jussieu en 1789 treize, et aujourd'hui, les catalogues des grands horticulteurs anglais ne comprennent pas moins de 3.500 à 4.000 espèces différentes. Ce rapide accroissement est dû surtout à la bizarre beauté de ces fleurs qui a fixé sur elles l'attention des voyageurs et qui a fait de leur culture, malgré ses difficultés et les dépenses considérables qu'elle entraîne, l'objet d'une véritable passion. Rien peut-être, dans le monde végétal, n'est plus étonnant que les formes bizarres que présentent les orchidées.

Si vous désirez ajouter cette plante à votre collection, vous n'en aurez que pour 1500 fr.

Une famille entière de celles-ci — les *Cypripendium* — portent des fleurs qui ressemblent à une pantoufle surmontée d'un capuchon et d'ailes; d'autres, pour des raisons tout à fait inconnues des botanistes, mais que sans doute la nature a reconnu bonnes, semblent des insectes aux couleurs éclatantes et affectent la forme d'autres animaux.

Ces deux orchidées valent 2000 francs seulement.

Chez un de nos plus grands amateurs d'orchidées, dont je visitai récemment les serres, mon attention fut attirée par un très bel insecte qui semblait se reposer sur une vitre du chassis; je croyais à une libellule d'espèce nouvelle, et j'allais demander la permission au jardinier-chef de m'emparer de l'animal, quand en approchant, je reconnus que l'insecte était tout simplement une fleur d'orchidée rattachée à la plante-mère par une longue et frêle tige



Quant à ces deux plantes grasses, la bagatelle de 2500 francs la paire.

Et s'il s'agit du prix qu'atteignent les orchidées! mêmes les profanes savent que ce sont des fleurs d'un prix élevé, mais se doute-t-on qu'à son apparition sur le marché — dont Londres est le grand centre — une orchidée d'espèce nouvelle vaut souvent 15, 20 et 25,000 francs! Il faut être plusieurs fois millionnaire si on veut posséder une collection complète d'orchidées.

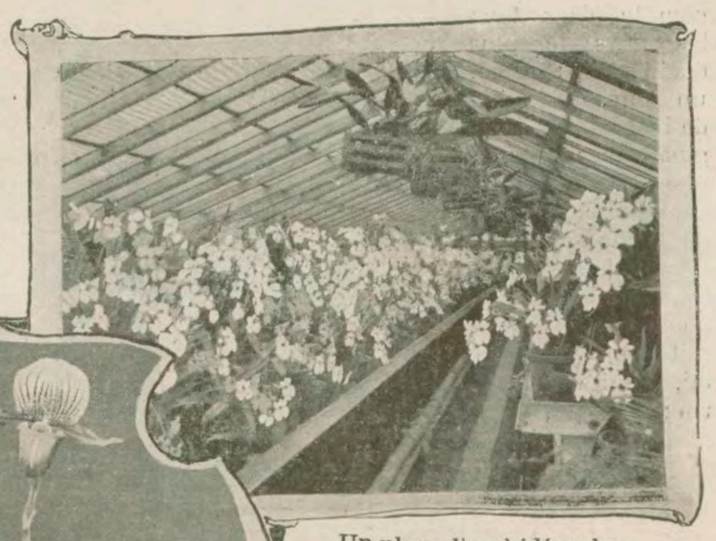
Vendue récemment à un amateur américain 1800 francs.

A l'une des récentes ventes anglaises — celle de la collection de M. Hardy de Manchester — une nouvelle variété, la Reinecke's Cottleya, a été vendue aux enchères 3.500 francs et les heureux acquéreurs, MM. F. Sander et Cie, de Saint-Albans, réalisèrent la première année un bénéfice de 25.000 francs avec les élèves de cette fleur. Quand par des divisions répétées de racines ou à l'aide de graines le nombre des spécimens se multiplie, le prix tombe rapidement, quoique pour les espèces rares il ne descende jamais au-dessous de 1.000 francs.

Nous avons eu la bonne fortune de faire photographier pour les lecteurs de la *Vie au Grand Air*, une des plus fameuses orchidées qui porte le nom peu harmonieux de *Cypripedium Godfroyae leucochilum Godseffianum*. Une orchidée de cette espèce faisait partie du fameux bouquet porté par la reine Victoria lors de son Jubilé.

A cette époque la plante était unique et son propriétaire — un horticulteur amateur écossais — en avait refusé 30.000 francs, aujourd'hui elle est moins rare mais elle atteint encore un prix très élevé.

Les journaux spéciaux anglais nous apprennent qu'un collectionneur amateur de l'Inde française offre 250.000 francs à l'horticulteur qui pourra retrouver ou refaire une orchidée qui avait été envoyée aux Indes en 1847 et dont toute trace est perdue depuis. Avis aux amateurs.



Un plan d'orchidées de 25 000 francs.

Les grands amateurs ne reculent devant aucun sacrifice pour augmenter leur collection. C'est ainsi qu'il y a une vingtaine d'années, M. Masters un riche amateur propriétaire de la *Gardener's chronicle* envoya au Brésil une véritable expédition pour rechercher des exemplaires de l'orchidée « Lady Slipper » dont tous les spécimens existant en Europe étaient morts.

Parmi les belles orchidées de serre, on cite encore le Cypripendiun de Chapman dont un exemplaire a été vendu récemment, par un amateur français, 4.000 francs.

Dans les environs de Paris un horticulteur, trop amateur pour vouloir exposer ses produits, ce que nous regrettons, possède trois orchidées

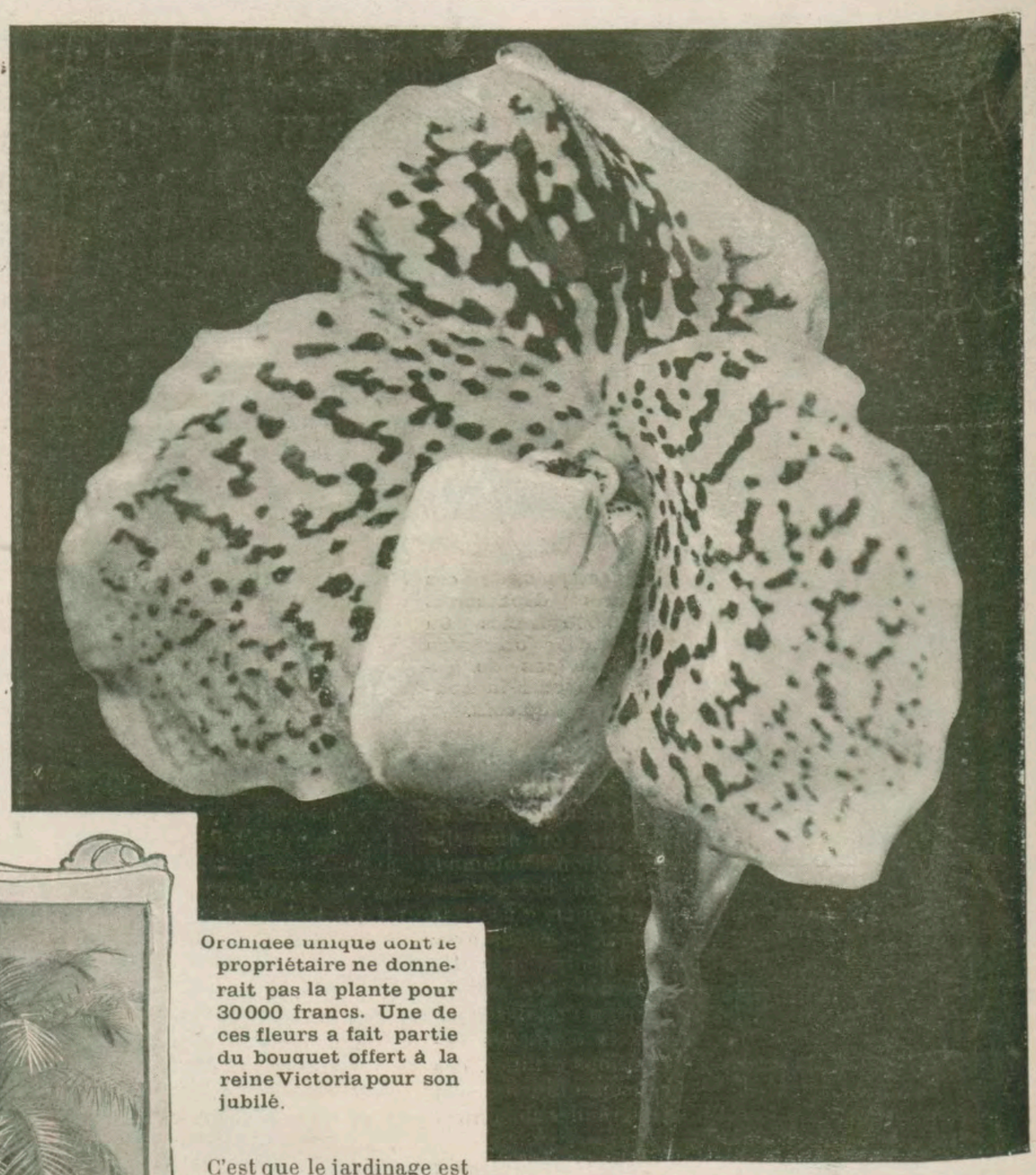
pour lesquelles on lui a offert 25,000 francs pour les trois, ou 10,000 pour l'une seulement.

Et ce ne sont pas seulement les orchidées qui tentent les amateurs et atteignent des prix élévés ; des palmiers, par exemple l'Ignamura Siesmayer vaut couramment 1.500 francs et si on paye 1.000 francs une variété du Phœnix, on fait une bonne opération. Un autre trésor de serre importé récemment du Thibet et Juniper Sanhope dont nous donnons une photographie et dont le prix est de 12.500 francs.

Un palmier de 1500 fr. C'est un peu plus cher qu'au désert.

On voit qu'à un certain point de vue, l'horticulture, elle aussi, est un sport — le mot peut choquer, je le reconnais — et pour contenter les sportifs à outrance, disons que c'est une des manifestations de la vie au grand air qui compte dans tous les pays le plus d'adhérents ; et si, un jour, quelqu'un de bien avisé s'imaginait de réunir en une fédération tous ceux qui s'occupent du jardinage ou de la culture des plantes, l'annuaire de ce nouveau club laisserait loin derrière lui, celui du Touring-club qui, si je ne me trompe, est la plus puissante — par le nombre de ses membres, — de nos fédérations sportives.

Ces deux gracieuses plantes, que vous estimeriez un louis pièce, valent 4 000 francs, l'une dans l'autre.

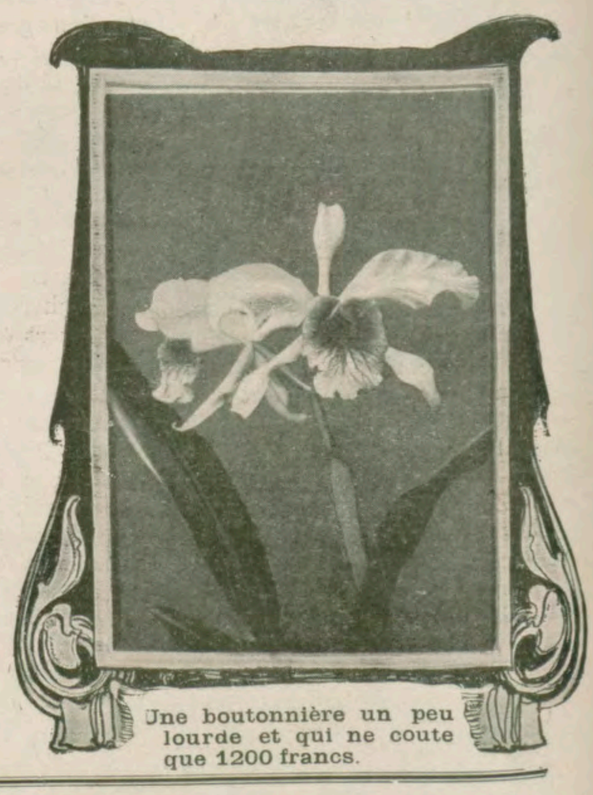


Orchidée unique dont le propriétaire ne donnerait pas la plante pour 30 000 francs. Une de ces fleurs a fait partie du bouquet offert à la reine Victoria pour son jubilé.

C'est que le jardinage est à la fois le passe-temps du pauvre ou du riche ; du pauvre, car la culture des fleurs peut être pratiquée par quiconque possède le moindre petit coin pour faire croître des plantes, jardin, jardinet ou simplement une vieille caisse, deux ou trois pots de grès au bord d'une fenêtre, et quelques sous pour acheter des graines. Passe-temps du riche, car on vient de le voir, il y a fleurs et fleurs, et si certaines croissent sans difficuté n'importe où, d'autres sont d'un prix si élevé, d'un entretien si coûteux et exigent tant de soin, qu'on ne les rencontre que dans les serres des milliardaires.

Et l'on peut s'en convaincre par l'aperçu rapide que nous venons de donner, le temps n'est pas encore venu où l'on verra, grimper comme des capucines, des orchidées à la fenêtre de Jenny l'ouvrière.

PAUL MÉGNIN.



Une boutonnière un peu lourde et qui ne coute que 1200 francs.

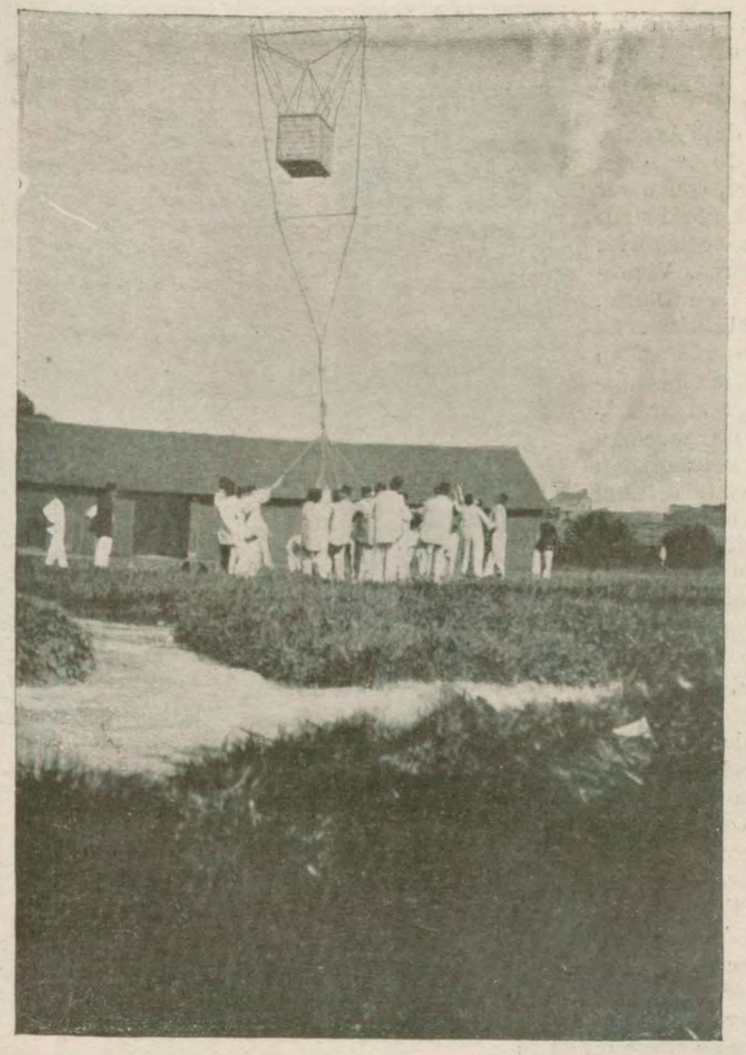
L'Aérostation Militaire en 1899

L'AÉROSTATION militaire est fille de la première Révolution française. Ses débuts furent éclatants, glorieux, inoubliables. Suivant le témoignage du général Jourdan, on doit aux ballons captifs du capitaine Coutelle la maîtresse victoire de Fleurus ! Les ballons militaires français ont péri sous le canon de Nelson dans la rade d'Aboukir. C'est la poste aérienne de Paris qui a fait de nouveau flotter notre pavillon national dans les nuages.

Le générateur de gaz hydrogène et le chariot-treuil avec sa machine motrice.

Les Allemands ont été les plus empressés à étudier la navigation aérienne, en profitant des enseignements que nous leur avions donnéss Nos vainqueurs sont devenus nos élèves; ils sont maintenant nos émules. Les succès obtenus par nos vaillants aéronautes dans les courses en ballon, prouvent que nos émules ne sont pas près de devenir nos maîtres.

Des deux chariots que montre notre première photographie, il y en a un dont l'usage devient de plus en plus rare. Le générateur, consacré à la fabrication continue du gaz, est entré en partie dans l'histoire de l'aérostation militaire. En effet, un fabricant de Birmingham a trouvé le moyen de renfermer de l'hydrogène chimiquement pur dans des tubes en acier supportant une pression intérieure de



Trapèze de la Commission de 1870, pour la suspension de la nacelle

trois cents atmosphères. Chacun de ces appareils peut fournir à la pression ordinaire 5 mètres cubes de gaz hydrogène et est assez léger pour qu'un homme puisse en cas de besoin le porter sur son dos. Comme la charge d'un ballon normal est de 520 mètres cubes, on voit qu'il lui faut un peu plus de cent tubes que l'on place sur une prolonge du train d'artillerie.

La manœuvre des ballons militaires français ne s'exécute pas toujours avec des treuils. Souvent on doit changer la position du ballon dont le poste réglementaire est auprès du général en chef, quoique la nacelle soit armée d'un téléphone dont le fil suit le câble de retenue. On ne le laisse jamais trop éloigné, car les aéronautes militaires ont le droit de réclamer leur part des dangers communs, et ne peuvent se résigner à rester toujours placés en dehors de la ligne de feu.

Lorsqu'il devient utile de changer le ballon de place, les aéronautes militaires français n'emploient pas toujours la voiture à treuil. Ils retiennent simplement le ballon par un cordage attachée au trapèze et terminé par une espèce de patte d'oie. Cette disposition imaginée en 1794, permet à un certain nombre de soldats de retenir très simplement le trapèze au milieu duquel la nacelle est attachée.

Pourvu que le vent ne soit pas trop violent, les observations sont très commodes et l'on prend même sans difficultés d'excellentes photographies. Nous en donnons une preuve en mettant sous les yeux de nos lecteurs le fac-simile d'une épreuve représentant l'intérieur de l'établissement d'Arras. On voit très exactement la position des hangars, des casernements, des ateliers, des murs d'enceintes, etc., etc. La place occupée par une troupe serait parfaitement révélée par la photographie. S'il fallait exécuter une opération militaire, ce document aurait une excessive importance.

Une autre photographie montre le ballon captif militaire planant au bout de son cable à une altitude d'environ 600 mètres. La nacelle est couverte d'une tente abri, tout à fait indispensable lorsque le soleil est élevé au-dessus de l'horizon. Le trapèze a été supprimé et remplacé par une disposition nouvelle.

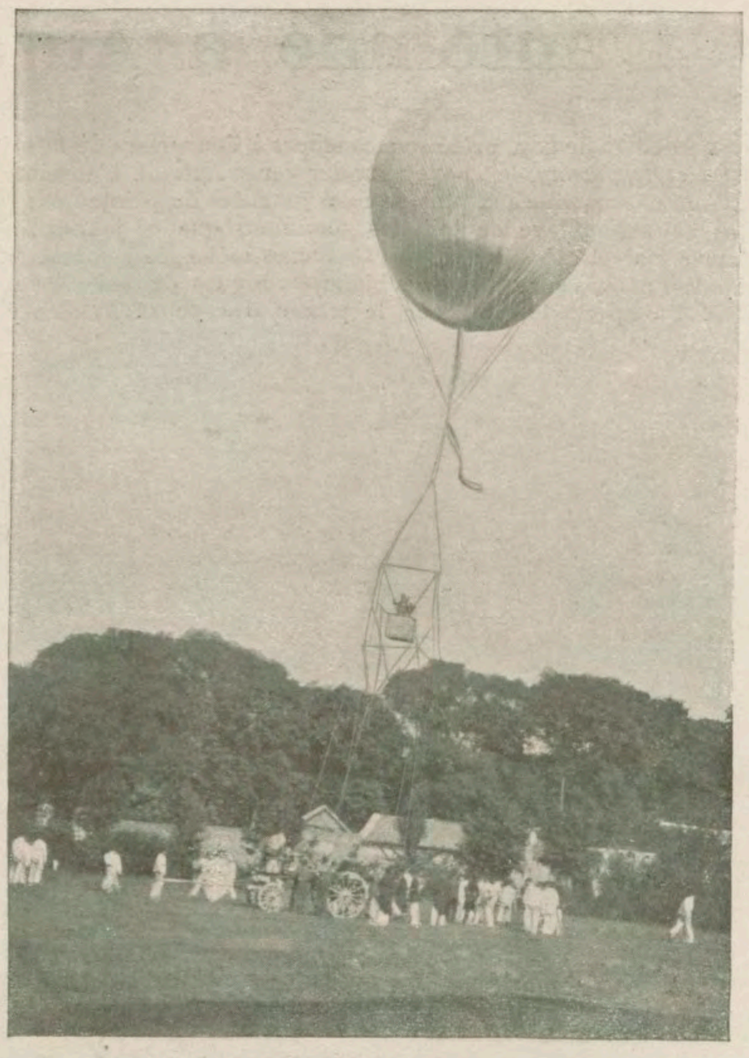
Le diamètre des ballons normaux de Meudon étant de 10 mètres, il est facile de se rendre compte de la dimension des nouveaux agrès. Ils contiennent 520 mètres cubes, et sont construits en fort ponghée vernissé avec soin. Leur force ascensionnelle est suffisante pour exécuter des voyages libres de longue durée avec deux ou trois voyageurs. On peut voir ci-contre le départ d'une de ces excursions qui font partie du cours régulier des études que des officiers des divers corps de l'armée française font chaque année à Meudon. Comme le câble est susceptible de se rompre, il est indispensable que les observateurs, qui ont pris place dans la nacelle sachent parfaitement ce qu'il y a à faire si cet accident venait à se produire.

Une autre photographie nous fait assister à la descente d'une ascension captive dans laquelle on a employé deux câbles et deux chariots-treuils. Cette disposition est particulièrement utile lorsqu'il fait grand vent. Dans ce cas un seul observateur monte dans la nacelle.

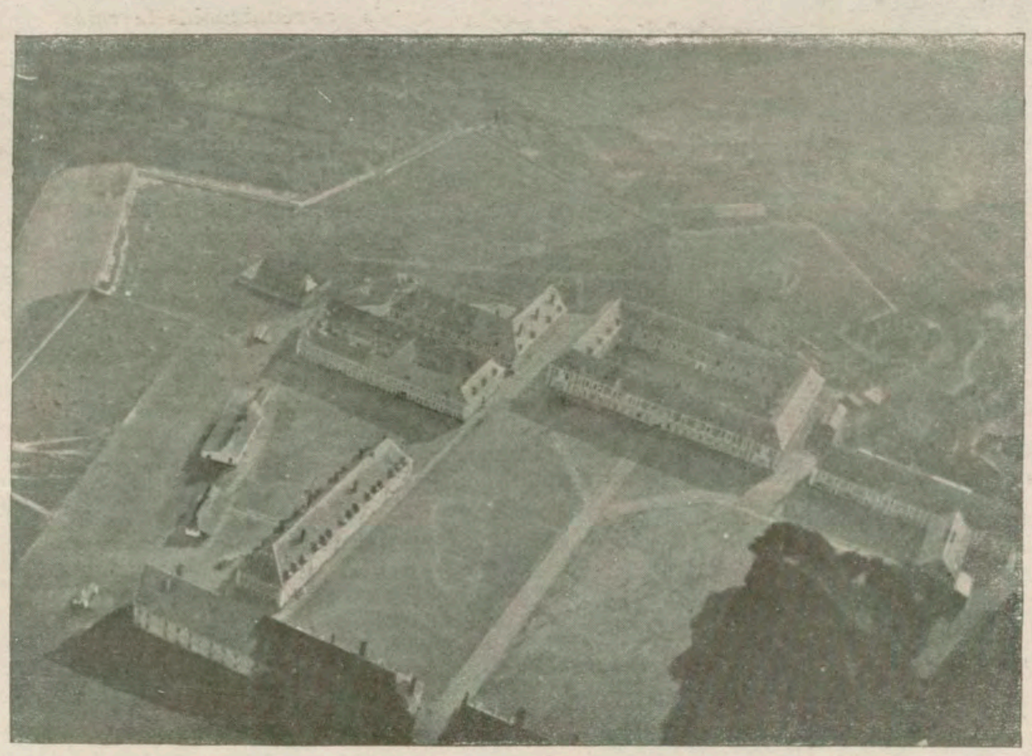
Les tubes dont je parlais plus haut sont fabriqués actuellement à Meudon par les soins de MM. Renaud frères. Ce mode d'opérer revient beaucoup plus cher que la production classique au moyen de fer attaqué par l'eau acidulée. Mais il est admis que si l'on opère avec la plus stricte économie lorsqu'il s'agit d'empêcher les hommes de mourir de faim, on ne doit reculer devant aucune dépense quand il s'agit de les tuer.

WILFRID DE FONVIELLE.

(*A suivre.*)



Ballon captif effectuant la descente avec deux cables et deux voitures-treuil.



Photographie de l'établissement d'Arras, prise de la nacelle d'un captif.

Ballon captif militaire en observation; nacelle avec tente abri et suspension perfectionnée.

Ballon normal se disposant à exécuter une ascension libre.

Errata. — Deux erreurs de mise en pages se sont produites dans notre dernier numéro. Les légendes concernant les photographies de Klingelhœfer le gagnant du Prix de France et du boxeur J. J. Jeffries ont été mises au-dessous des portraits de Houdet, le second de la course, et de Sharkey, l'adversaire malheureux de Jeffries. Nous présentons à nos lecteurs nos excuses pour cette erreur regrettable.

L'automne à Auteuil

Un soleil radieux a prêté son concours à l'ouverture de la saison d'automne du *steeple-chasing*, le 5 novembre dernier, à Auteuil. L'enceinte des tribunes était animée comme aux plus grandes journées du printemps ; rarement j'ai vu un plus bel assemblage de toilettes féminines que ce jour-là ! Les grands falbalas d'hiver étaient arborés : soie et fourrures mélangées, plumes et rubans, cheveux ondulés, relevés sur les nuques blanches, toques de *seal-skin* et d'agneau d'Astrakan ! Un spectacle fait pour le plaisir des yeux ! Ajoutez-y de nombreux et

Les concurrents du Prix du Treillage au saut du brook : Pas de Danse, Radès et Irun sautent ensemble. Pilule vient ensuite. Pilule gagne la course de 4 longueurs.

brillants uniformes, car c'était jour de steeple-chase militaire, et vous aurez un tout parfait d'élégance mondaine fort piquante et point banale.

Sur six épreuves inscrites au programme, il y avait quatre courses de haies, dont le Prix de l'Avenir, d'une importance d'allocation de 20 000 francs. Neuf concurrents se sont présentés au drapeau du comte de Chazelles pour disputer ce Prix de l'Avenir. Le poulain Pétard — par Le Capricorne et Petite, à M. Dufour — a été vainqueur dans cette belle épreuve.

C'était dans le Prix de l'Avenir que les poulains et les pouliches de trois ans débutaient en courses d'obstacles, il y a quelques années ; maintenant ils entrent dans la carrière à n'importe quel moment de la saison du *steeple-chasing* et du *hurdle-racing* ; l'épreuve a donc perdu de son importance en tant que acteurs nouveaux à apprécier sur la scène du turf.

Avant le Prix de l'Avenir, un steeple-chase de 4e série, le Prix du Treillage, couru sur 3400 mètres, avait réuni huit performers de bonne catégorie : Radoteuse, Lascazères, Vigoureux, Irun II, Pas de Danse, Radès, Chevilly et Pilule. La lutte a été très chaude et au saut du brook — le plus dur puisque le saut de la grande rivière n'est pas du parcours des 4e séries — le peloton était encore compact et le résultat indécis. Après le bullfinch cependant, Pilule a réussi à prendre le commandement du peloton et, sur le plat, augmentait son avance, pour gagner de près de quatre longueurs.

Le prix de Vincennes — handicap de 10 000 francs en haies sur 4000 mètres — a été gagné par la pouliche Cloîtrée — par Monarque et Chartreuse — à M. Faider, monté par Wright, l'emportant, après une bonne lutte, sur Cosmopolite, Second et un lot de six concurrents.

Le steeple-chase militaire n'a pas réuni moins de treize partants ; et ce beau peloton de cavaliers en uniformes, sautant correctement les obstacles les plus durs, a toujours le don de soulever d'enthousiastes applaudissements. Sur ces treize concurrents, un seul s'est dérobé, douze ont effectué brillamment le parcours ayant à leur tête M. de Marescot montant son cheval d'armes Le Berneray.

Alfred de Sauvenière.
(Clichés A. de S.)

Le Comte de Chazelles, juge Starter des Steeple-chases de France.

***Pétard*, poulain 3 ans, par le Capricorne et Petite monté par Roberts, à M. Dufour, gagnant du Prix de l'Avenir course de haies, 20 000 francs, 2 500 mètres.**

AVIS

MM. les concurrents du Concours photo-cycliste, que nous avons été obligé de renvoyer à une date non encore fixée, sont informés que nous tenons à leur disposition le montant de leur engagement.

***Cloîtrée*, quatre ans par Monarque et Chartreuse monté par Wright à M. Faider, gagnante du Prix de Vincennes à Auteuil, le 5 novembre.**

Isca Martinet Pétard (Cliché P. Doyé.)

Les concurrents du Prix de l'Avenir au saut d'une haie. Isca mène le train, Martinet et Pétard — le gagnant, — suivent.

(Cliché Reutlinger.)

Mlle SOREL

Qui vient de créer le rôle de Mme Chalindret dans la comédie de M. Maurice Soulié, *Chênecœur*, à l'Odéon.

La Salle Mimiague-Rouleau

La salle Mimiague est, je crois, la plus importante des salles d'armes de Paris. Située 350, rue Saint-Honoré, dans l'ancien hôtel Pontalba, c'est peut-être, la mieux organisée, aux points de vue de la salle proprement dite, du vestiaire, de l'hydrothérapie.

Son superbe et confortable local contient un grand nombre de pistes d'assaut, sur lesquelles s'escriment journellement de nombreux tireurs, sous un plafond très élevé dont les trumeaux sont ornés, en lettres d'or, des noms des tireurs célèbres.

A la mort de Mimiague, ses élèves qui aimaient beaucoup leur maître et ami, formèrent un cercle d'escrime qui continua à porter son nom et qui n'a cessé de prospérer. M. Chabrol, conseiller d'Etat, en fut le premier président, et à sa mort, ce fut le comte de l'Angle-Beaumanoir, l'arbitre incontesté des affaires d'honneur, qui lui succéda.

En 1892 la salle Mimiague se fondit avec la salle Pons, dirigée par l'éminent maître Rouleau, chevalier de la Légion d'honneur, qui devint professeur de la salle Mimiague.

Le comité de la salle compte parmi ses membres les notabilités les plus connues du monde de l'escrime : le comte Nicolas Potocki est président d'honneur; le comte de l'Angle-Beaumanoir en est toujours le président. Le docteur Gage et MM. Sieber, Camuset, Cottin, sont vice-présidents. Le trésorier est M. Sarlin et le secrétaire M. Lami. M. Bétolaud remplit les fonctions de secrétaire adjoint. Enfin, parmi les membres du comité nous citerons: MM. Beauvois-Devaux, président de l'*Escrime Française*, le docteur Devillers, de la Frémoire, secrétaire général de la *Société d'Encouragement de l'Escrime*, le marquis de Saint-Pierre, Gaston Guignard, Gaston Legrand, H. de Villeneuve, président de la *Société d'Encouragement*, etc., etc.

(Cliché Boisdon.)
Georges Rouleau.

Citons parmi les membres de la salle : MM. le comte Armand, Barroil, le prince de Brancovan, le comte de la Béraudière, le comte de Boisboissel, le baron de Boucheporn, J. de Brémond, le comte de Brigode, G. Bureau, président de la *Jeune Epée*, Maurice Barrès, le docteur Championnière, le docteur Charcot, le marquis de Chasseloup-Laubat, vice-président de la *Société d'Escrime à l'Epée*, le comte de Chasseloup-Laubat, le docteur Chassevant, les députés Chastenet, de Castaing, Gauthier de Clagny, Jacquemin, Raiberti, le romancier Adolphe Chenevière, le prince de Chimay, le comte de Clapiers, le docteur Doléris, le comte de Gironde, de Lâs, le commandant de Lagarde, le vicomte de la Lande, le docteur Landolt, le vicomte Curial, le duc de Luynes, le vicomte de Massougnes, le général Michal, le comte Léon de Montesquiou-Fezensac, le comte de Nalèche, Pol Neveux, le docteur de St-Léger, le marquis de St-Maurice Montcalm, de la Salle, le comte de Sauvage, le docteur Tapret, le commandeur Trezza, de Vauréal, Viollet-le-Duc, le comte d'Yzarn-Freissinet, le prince Pierre de Caraman-Chimay, de Montozon, le prince de Scey Montbéliard, de Cormenin, le colonel Dérué, Dumonteil, le comte d'Erard, le comte d'Hespel, Janvier de la Motte, le vicomte de Mareuil, le marquis de Pomereu, le docteur Segond, le vicomte de la Tour du Pin, de Valdrôme, le comte de la Turmelière, etc., etc.

Le nombre des membres titulaires est limité à 220, les candidats sont reçus par le comité, aux deux tiers de boules blanches, après affichage.

Les professeurs de la salle sont MM. Emmanuel, Adolphe et Georges Rouleau ; les maîtres adjoints sont MM. Leneveu et Pouponneau.

M. Rouleau, ancien premier maître à Joinville, fut un des plus forts et des plus brillants tireurs de son temps; il fit avec les premières lames des assauts savamment conduits qui le mirent tout à fait au premier rang. Il est en outre un professeur scrupuleux et intelligent qui sait trouver en chacun ses qualités maîtresses et les développer ; il sait même se servir des défauts des élèves pour les en faire profiter.

Rouleau a formé des élèves de premier ordre et son plus grand triomphe, comme professeur, est d'avoir doté le monde de l'escrime de deux tireurs aussi complets que ses fils, Adolphe et Georges Rouleau, qui ont toujours soutenu avec vaillance,

M. Rouleau père.

succès et grande correction, contre les premières lames de tous les pays, l'honneur de leur salle, la réputation de l'escrime française et la gloire de leur nom.

Adolphe Rouleau est né à Lille, en 1867.

Son père était maître d'armes à Joinville et c'est au camp de Saint-Maur qu'il commença l'escrime. Il était tout enfant alors. Dès l'abord il montra pour cet art de grandes dispositions: il servit au 7e cuirassiers. Sa structure vigoureuse semblait le désigner tout particulièrement pour cette arme. Il y devint bientôt maître de salle puis entra à Joinville.

En 1890, il entra à la salle de la rue des Pyramides, dirigée par son père, et prit ensuite, avec lui et son frère, la direction de la salle de la rue Saint-Honoré.

(Clichés Boisdon.)
Pouponneau. **Leneveu.**
Les deux prévôts de la salle.

Adolphe Rouleau est d'accueil affable ; tous ceux qui le connaissent l'apprécient à sa juste valeur et l'aiment. Son caractère doux et aimable son physique agréable, sa physionomie ouverte, son excellente éducation lui font des amis de tous ses élèves.

Très élégant en garde, sa main est active, ferme et laborieuse ; sa détente de bras puissante ; il possède une notion exacte de la vitesse et de la distance ; c'est par des feintes habiles qu'il cherche l'endroit où placer sa pointe, et il y parvient toujours avec adresse.

Adolphe Rouleau a tiré contre les meilleures lames de France et de Navarre, voire de l'étranger.

Faut-il citer quelques-uns de ses adversaires ? Lemoine, Ramus, Sauze, Alfonso de Aldama, Chevillard, Vavasseur, Prévost, Georges Robert, Emile Mérignac, Gaillard, Gréco, Conte, Pini, Barbasetti, Sartori, Tagliapietra, etc.

Il a fait des assauts très remarqués en Belgique, aussi bien qu'en Angleterre.

A la suite du tournoi franco-italien de 1896, il reçut les palmes académiques.

Il ne prit pas part au tournoi du *Figaro*, en 1897, parce que son frère y tirait et que M. Rouleau père, trouvait qu'un seul de ses fils suffirait à le représenter.

L'année dernière, il fit, contre Kirchhoffer, à la fête du *Journal des Sports*, un assaut très remarquable.

Georges Rouleau eut à peu près la même existence que son frère. C'est lui qui représenta, au tournoi de 1897, la famille Rouleau, et il s'y classa premier *ex æquo* avec le jeune professeur belge Fernand Desmedt, après une lutte tellement belle et si égale que le jury ne put déterminer le vainqueur. Il a tiré contre les mêmes professeurs qu'Adolphe. Il est devenu de règle, en effet qu'un assaut entre X... et Georges Rouleau amène fatalement, et à une date peu éloignée, la rencontre du même X... avec Adolphe Rouleau, et, fait curieux à constater, les deux sont tellement de même force, que je ne me rappelle pas de rencontre qui m'ait donné, pour l'un et l'autre, un résultat différent.

(Cliché Boisdon.)
Adolphe Rouleau.

Georges Rouleau a les jambes moins longues que son frère, parce qu'il est moins grand, mais cela ne l'empêche pas de loger sa pointe à belle distance et avec une savante maëstria.

Il est officier d'académie comme son frère, aussi gracieux. aussi affable, aussi aimé que lui.

Adolphe et Georges Rouleau et un autre professeur, deux au maximum, constituent l'élite des maîtres de la jeune génération ; ce sont les plus corrects et les plus académiques des maîtres, ce qui n'exclut pas de leur jeu, tout au contraire, la vigueur et l'âpreté.

Les trois Rouleau sont admirablement secondés par le maître gaucher Leneveu et le maître droitier Pouponneau ; tous deux ont passé par Joinville, sont d'excellents professeurs et d'excellents tireurs souvent applaudis. Pouponneau fut longtemps prévôt à la salle du regretté maître Ch. Ruzé.

Les assauts annuels de la salle Mimiague sont des plus intéressants. C'est un vrai régal pour les amateurs, et la salle des fêtes du Grand Hôtel est toujours trop petite pour contenir les nombreux invités.

Louis Perrée.

Un oubli regrettable nous a fait omettre le nom de l'auteur de la photographie de la *Bohème* parue dans notre dernier numéro. Ce délicieux petit tableau sort des ateliers de MM. A. Cautin et Berger.

(Cliché Reutlinger.)

Mlle YAHNE

Du théâtre de l'Odéon, prêtée à la direction du théâtre du Gymnase, pour interpréter la pièce nouvelle de M. Maurice Vaucaire : *Petit Chagrin*.

Les Théâtres

Lundi 13 novembre

RENAISSANCE : *Daphnis et Chloé.* — AMBIGU : *Cartouche.* — THÉATRE ANTOINE : *Le Père Naturel.* — ODÉON : *Chênecœur.*

Ainsi qu'il était écrit au livre de la destinée, et pour confirmer mes pronostics, nous avons assisté cette semaine à la représentation d'un nombre de pièces relativement considérable.

Louons le Seigneur, Messeigneurs !

Mais soyons persuadés que s'il était donné au Seigneur, Notre Maître, d'intervenir dans le débat, il ne nous eût certainement pas infligé, pour débuter, le même soir une première et une reprise, car il a le souci des convenances.

La première, c'était *Daphnis et Chloé*, une aimable églogue de M Henri Maréchal pour laquelle on me semble avoir été bien dur. Mais les directeurs de la Renaissance ayant eu soin de nous prévenir que c'était une pastorale sans grande prétention, on a dit tout de suite à M. Maréchal : « Pourquoi n'avez-vous pas fait un grand drame lyrique ? »

Si le compositeur avait écrit un drame lyrique, on lui eût sans doute dit : « Pourquoi n'avez-vous pas composé simplement une aimable églogue ! »

Car, tel est l'état d'esprit de la critique, en l'an 1899. On ne juge jamais les gens sur ce qu'ils ont voulu faire, mais sur ce que l'on aurait voulu qu'ils fissent. On ne peut cependant pas demander à un prunier de donner des pommes et à un pommier de donner des prunes. C'est là cependant ce que désireraient obtenir certains de mes confrères, et non des moindres.

A ce jeu, les auteurs qui n'ont pas d'estomac, doivent y perdre le peu de latin qu'ils ont quelquefois appris. Quant au public, s'il s'y reconnaît, il a de la chance.

Pour la reprise de *Cartouche*, à l'Ambigu, on a été moins sévère, l'auteur s'étant résolu à mourir.

J'avoue sans aucun doute que je n'avais jamais vu le célèbre mélodrame de d'Ennery. Je l'avais seulement lu à l'époque que je ne qualifierai pas d'heureuse où j'usais mes fonds de culotte sur les bancs du collège. Époque tout à fait spéciale. J'étais regardé, en effet, comme un rêveur, un de ceux qui « veulent faire du journalisme » et songent à la gloire littéraire. C'est vous dire que j'était étroitement surveillé. De temps en temps, on inspectait mon pupitre pour voir s'il ne contenait pas des romans ou autres volumes, soit de théâtres, soit de poésie. Tant de naïveté me faisait sourire. Car je l'avais résolu, leproblème ! Ma bibliothèque de livres « à confisquer » était tout simplement la doublure de mon pardessus. Oui, pendant des hivers, je me suis promené avec Hugo, Baudelaire et Balzac sur moi. D'autres auteurs aussi m'accompagnèrent. Car je les lisais tous. Et d'Ennery, avec *Cartouche*, fut du nombre.

Peut-être ne fus-je pas absolument ravi par la phraséologie de d'Ennery. Mais son mélodrame m'avait prodigieusement amusé ; et je dois reconnaître que le soir de la reprise, à l'Ambigu, j'ai éprouvé le même plaisir. Les autres spectateurs semblaient de mon avis.

Cela tient à ce que la vie de Cartouche est en elle-même la plus divertissante. Lisez-là, elle vous amusera ainsi qu'un roman-feuilleton qui a au moins cette supériorité sur beaucoup d'autres, d'être vécu. Mais dans le drame, l'ingéniosité et l'habileté de d'Ennery se sont donné libre carrière. Et Dieu sait si le mélodramaturge avait des ressources infinies à ce point de vue.

Je me rappelle toujours d'Ennery et sa méthode de travail. Je ne l'approchai que tard ; mais il avait confessé des habitudes très particulières. Levé de bonne heure, il attendait ses collaborateurs, — car il ne travaillait jamais seul, — dans son cabinet, en corrigeant des épreuves ou en réglant des mémoires d'architectes. Puis le collaborateur une fois arrivé, il causait avec lui des événements du jour. Au bout d'un quart d'heure, après avoir fait les cent pas, il s'installait dans un fauteuil et il parlait de la pièce. Il demandait les nouvelles idées que le collaborateur avait eues depuis qu'il ne l'avait vu. Il écoutait, sans mot dire. Quand l'autre avait parlé, il fermait les yeux à demi ou tout à fait ; on pouvait croire qu'il sommeillait, lorsque tout à coup, de sa voix courte et perçante, il reprenait les idées exposées, les présentait à sa manière, rebâtissait soudain une scène ; et c'était merveilleux de voir comme en cinq minutes, — ou en une heure, — car il était comme les autres obligé de réfléchir, il avait l'art suprême de remanier ce qu'on lui avait exposé. Ouvrage d'ouvrier, si vous voulez, d'ajusteur, mais ouvrage qui témoignait d'une rare entente de la scène. Ouvrage aussi de prestidigitateur, qu'il n'a jamais mieux affirmé que dans *Cartouche*, car cette reprise aura du succès et beaucoup.

Mais il faudra bien reconnaître que ce succès n'est pas dû aux interprètes. Pour personnifier le voleur qui escamote le mouchoir et les tabatières, qui séduit les femmes, court sur les toits, trahit les plus saintes amitiés, et emprisonné constamment, s'évade toujours, on a fait appel au talent de M. Duquesne.

M. Duquesne est bien venu ; mais le talent était resté chez lui, ce soir-là.

Et puis, il y a aussi M. Renot. Brave M. Renot ! J'aime à le contempler. Il s'en donne un mal ! Et il a tellement de conviction.

Quant aux autres protagonistes, je préfère les oublier, les dames surtout.

Les directeurs de l'Ambigu feraient bien de soigner leur troupe.

❦

Chez Antoine, qui s'entend à merveille pour diriger son théâtre, on a donné *Père Naturel* de MM. Ernest Depré et Paul Charton. La pièce, comme aurait dit notre ancêtre Francisque Sarcey, « a été aux nues ». Rien de plus gai en effet.

Supposez un rentier de province, M. Barentin qui, vieux et fatigué, a épousé une jeune femme répondant au doux nom de Clotilde. Il se trouve que Barentin a un neveu qui revient d'Afrique. Ce neveu qui s'appelle Paul voit sa tante inquiète. Il songe : « Si ma tante a des vapeurs, son mari risque fort d'avoir des désagréments en ménage. » Et comme c'est un bon neveu, un excellent neveu, il dit à son oncle de diriger l'imagination de sa femme vers un amour platonique. Barentin se rend à ses raisons. Paul, naturellement, sera l'amoureux sus-indiqué. Cela ne tire pas à conséquence puisque celui-ci doit repartir en Afrique.

Mais horrible détail ! au moment où Paul va reprendre le train, il se casse la jambe.

Peut-être devinez-vous la suite. L'amour ne fut pas platonique et Barentin devient le père d'un enfant qui ne lui appartient pas.

Mais il croit que le bébé est de lui, ce qui est l'essentiel, jusqu'au jour où il apprend qu'il est la dupe d'une erreur fâcheuse.

Ici, se place une scène des plus amusantes, où le ménage à trois recherche le moyen de rendre à qui de droit la paternité qui lui appartient. Efforts superflus ! Le code n'a pas prévu le cas. Et c'est en vain que le trio essaie le code à la main, d'arriver à un résultat.

Avec une philosophie supérieure, Barentin arrange tout. Il décrète que l'enfant lui ressemble. Tout le monde sera heureux ainsi.

Traités gaîment, ces trois actes ont brillamment réussi. Ils sont l'œuvre de deux hommes d'esprit d'ailleurs, MM. Ernest Depré et Paul Charton. Et je suis enchanté d'applaudir des amis qui travaillent et obtiennent un succès qu'ils ont mérité.

Et j'applaudis Antoine qui est admirable dans le personnage de Barentin et M. Dumény, charmant de finesse, dans le rôle de Paul, et j'envoie aussi des bravos à Mlle René Maupin, tout à fait délicieuse dans un personnage de gouvernante anglaise. Si toutes les Anglaises étaient aussi charmantes, on finirait par en vouloir aux Boërs.

❦

Du boulevard de Strasbourg, filons à l'Odéon.

Ici, M. Maurice Soulié nous donne *Chênecœur*, une comédie dramatique en quatre actes.

Le but de l'auteur a été de nous présenter dans le héros de la pièce un caractère que l'on rencontre assez souvent à l'époque actuelle, c'est-à-dire un caractère irrésolu et indécis.

M. Soulié a donc pris comme type un jeune poète, M. d'Archeize, qui se grise volontiers avec des phrases.

Il fait la cour à une bourgeoise qui se laisse prendre à cette phraséologie un peu bien ennuyeuse ; mais tout à coup, il bifurque pour aller en province épouser Mlle Huguette de Chênecœur.

Huguette est une terrienne qui adore toute la poésie agreste qui l'entoure ; au premier moment d'Archeize se laisse prendre lui aussi, à cette poésie, mais peu à peu le grand calme, la belle nature, l' « alma parens » finissent par l'agacer considérablement.

Il ne pense qu'à une chose : retourner à Paris.

Et voilà qui va tout hâter ! Par une combinaison de théâtre, Jean voit venir à Chênecœur, la jeune bourgeoise qui l'adorait, Mme Chalindret, Quoiqu'elle soit mariée, il lui offre de partir ensemble ; car il en a assez de sa femme, lui ! De plus, il est convaincu que Huguette le déteste pour aimer un sien cousin, un vrai terrien, M. Jean de Chemillé.

Mme Chalindret est sur le point de consentir à partir avec d'Archeize. Elle a même accepté un rendez-vous avec lui.

Mais quand elle vient à ce rendez-vous, diverses choses se sont passées qui l'ont éclairée. Elle s'est aperçue que d'Archeize qui ne croyait pas aimer sa femme, était jaloux d'elle et que celle-ci loin de détester son mari l'adorait.

Elle conseille donc à d'Archeize de rester chez lui, ce qui est une excellente idée ; mais d'Archeize a une explication avec Jean de laquelle il résulte que ce dernier parlera seul à seul à Huguette. Si cette dernière aime réellement Jean, d'Archeize quittera quand même la maison.

Jean a l'explication désirée, il laisse entendre à Huguette (ce qui n'est pas d'ailleurs) que son mari est parti parce qu'il ne l'aime plus. A cette nouvelle, Huguette a un cri de désespoir effrayant et elle montre une passion si sincère que d'Archeize vaincu, revient aussitôt vers elle.

Quant à Jean, il n'a plus qu'à disparaître.

Mlle Laparcerie a de beaux cris de douleur ; mais que M. Marquet est froid ! De la Russie d'où il revient, il a rapporté certainement un peu de glace. Mlle Bonnet joue un rôle de mère. Elle y est délicieuse de tact et de mesure. Et si bien habillée au premier acte ! Elle porte une robe verte qui lui va admirablement.

On m'a dit que le Gymnase avait rouvert ses portes. Tout arrive !

J'aurais bien voulu vous parler de la comédie de M. Maurice Vaucaire ; c'est un de nos confrères qui a beaucoup d'esprit et de charme. Mais ce me serait difficile ; car je n'ai pas vu sa pièce.

AUGUSTE GERMAIN.

Le Gérant : VICTOR VOINOT.

0441 CORBEIL. — Imprimerie ÉD. CRETÉ